Relater la chute sous le pouvoir ottoman : la version bulgare

Dessislava Lilova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2140>

DOI : 10.4000/balkanologie.2140

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Référence électronique

Dessislava Lilova, « Relater la chute sous le pouvoir ottoman : la version bulgare », *Balkanologie* [En ligne], Vol. XII, n° 1 | 2010, mis en ligne le 31 mars 2010, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.2140>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Relater la chute sous le pouvoir ottoman : la version bulgare

Dessislava Lilova

Introduction

- 1 La chute sous le pouvoir ottoman occupe une place clef dans la mémoire historique des nations balkaniques et les Bulgares ne font pas exception. En Bulgarie, comme partout ailleurs dans les Balkans, cet événement est considéré comme une débâcle aux conséquences catastrophiques. Pourtant, sous certains aspects, la manière dont les Bulgares se souviennent de « l'invasion ottomane » diffère de la mémoire de leurs voisins.
- 2 En tout premier lieu, la représentation de l'événement dans l'imaginaire collectif des Bulgares est beaucoup plus floue que l'on ne pourrait supposer. La principale raison en est que cette image n'est liée à aucun lieu précis : ni à une forteresse, ni à un monastère, ni même à un champ quelconque, comme le fameux « champ des merles » (Kosovo polje). On sait qu'il y eut de nombreuses batailles pendant des décennies et que l'Etat perdit ses territoires progressivement. Mais les lieux exacts où ces batailles se sont déroulées demeurent problématiques. Le récit historique bulgare ne produit pas l'image d'une collision de la grandeur de la bataille de Kosovo polje ou de la prise de Constantinople, et c'est à mon avis la première particularité bulgare qui mérite l'attention.
- 3 Il est généralement accepté que la Bulgarie fut définitivement conquise en 1396. Cependant, aucune bataille concrète n'est associée à cette date. On sait seulement que c'est l'année de la prise du Royaume de Vidin, mais on ignore presque tout de ce royaume lui-même. Il s'agit des terres bulgares du Nord-Ouest, gouvernées par Ivan Sratsimir — le frère du tsar Ivan Shishman — qui, en ces temps troublés, se dissocie de son frère et se proclame souverain indépendant. À cette époque, la majeure partie des territoires bulgares est déjà placée sous la domination du sultan, de sorte que la chute de ce petit royaume périphérique est tout à fait prévisible. Sa conquête est d'ailleurs

considérée comme un événement survenu *post factum* – l'épilogue, plutôt que la fin, d'une agonie prolongée.

- 4 Ce n'est pas un hasard si c'est Ivan Shishman, le souverain du royaume de Tarnovo, et non Ivan Sratsimir, qui figure dans la mémoire nationale comme le dernier tsar bulgare. Dans l'imaginaire des générations postérieures, le fait que la capitulation de Shishman précède celle de Sratsimir demeure sans importance, car les statuts symboliques des deux tsars sont sans commune mesure. L'un est le rebelle qui emblématise la désintégration de l'Etat. L'autre est le défenseur du royaume morcelé ; il porte l'auréole du souverain condamné. Le problème qui se prête plus difficilement à l'analyse est la raison pour laquelle cette auréole s'avère insuffisante pour transformer Ivan Shishman en un objet de culte national.
- 5 Le dernier tsar bulgare ne possède pas le statut sacré du roi serbe Lazare, ou bien du héros national albanais Skanderbeg. On sait d'ailleurs très peu de choses à son sujet. Où mena-t-il ses troupes ? A-t-il affronté le sultan en personne sur un champ de bataille ? Comment perdit-il sa capitale ? Quelle fut sa mort ? Quel fut le sort de ses héritiers ? Ces questions qui, en principe, possèdent toutes une réponse dans la littérature scientifique, sont rarement posées et restent en dehors de la sphère de l'intérêt public.
- 6 La production littéraire à ce sujet est, elle aussi, extrêmement pauvre. Les thèmes généralement traités sont liés à la crise de l'État avant la conquête ottomane. La désintégration territoriale y est attribuée aux mariages des souverains bulgares à des femmes étrangères – des Juives ou des Grecques¹. Ce sont ces femmes qui auraient divisé le royaume par leurs perfides intrigues. Ainsi, la faiblesse de la dernière dynastie ayant gouverné la Bulgarie devient un sujet récurrent, tandis que l'image de Shishman lui-même n'est que très rarement présente. C'est seulement en 1962 que l'écrivain Kamen Zidarov lui consacre un drame. L'intrigue se concentre sur la tragédie personnelle du tsar qui se voit contraint de sacrifier sa sœur et de l'envoyer au harem du Sultan en échange de la souveraineté de l'État. Le drame ne mentionne pas pourquoi cette rançon s'avère insuffisante et le royaume passe tout de même sous le pouvoir ottoman².
- 7 Au reste, dans le canon littéraire, il n'existe qu'un seul ouvrage reproduisant la guerre « la plus néfaste » de l'histoire de la Bulgarie. Il s'agit d'un chant folklorique qui commence ainsi : *C'est depuis l'aube, oh ma chère maman, / Que les troupes défilent, oh ma chère maman, / Les chevaux se suivent, les soldats se suivent, maman, les uns après les autres.* Le chant ne fournit aucune précision sur ce qui arrive à cette armée, mis à part le fait que, menée par le tsar Ivan Shishman, elle s'en va à un combat mortel. Néanmoins, c'est la silhouette de cette armée qui constitue la représentation la plus concrète de l'opposition contre les Turcs dont dispose l'imaginaire bulgare. Ce que le grand public ignore, c'est qu'en réalité, ce chant est le fruit non pas d'une création folklorique, mais d'une création ou d'une mystification littéraire. Il a été publié pour la première fois dans un recueil des années 30 du XIX^e siècle, mais il n'acquiert sa popularité qu'après la libération de la Bulgarie en 1878³.
- 8 Il faut aussi mentionner, parmi les rares œuvres qui traitent le thème de la chute sous le pouvoir ottoman, un court récit intitulé *Le Grand exilé*. Écrit par le célèbre écrivain Ivan Vazov en 1906, il est consacré au patriarche Euthyme, le dernier chef de l'Église bulgare médiévale. Mais le texte ne fait pas partie des classiques littéraires et il est inconnu du vaste public. Il s'avère toutefois important dans notre cas, car il retrace en

détail la chute de l'État. Le sujet qui constitue l'objet de notre intérêt y est exposé de la façon suivante⁴ :

Ce fut pendant l'automne de 1393.

Une année terrible pour la Bulgarie !

Trois mois plus tôt à peine, le 17 juillet, sa capitale Tarnovo avait été prise par Tchelebi Suleyman.

Les hordes conquérantes turques, ayant franchi les Dardanelles près d'Orhaniye, avaient déjà ravagé et soumis la Thrace et la Macédoine. En 1364, Lala-Chahin, le commandant de l'armée turque, avait conquis Stara-Zagora, et ensuite Plovdiv. Sofia était tombée en 1382 ; la majeure partie des villes en Bulgarie du Nord se soumirent ensuite l'une après l'autre aux Turcs – Varna, Silistra, Nikopol ; il ne restait que Véliko-Tarnovo, mais au bout d'un siège de trois mois, elle tomba, elle aussi, noyée dans le sang, après l'atroce assaut de la forteresse mené par Tchelebi Suleyman.

Le dernier tsar bulgare, Ivan Shishman, a été tué, ou est mort quelque part en captivité, dans une prison de Plovdiv, selon ce qu'en disent certains historiens.

La Bulgarie, en tant qu'État libre, périt tristement et sourdement, sans résistance sérieuse – elle n'eut pas son Kosovo polje pour périr couronnée de l'aurole tragique de l'héroïsme.

Les luttes intestines sans fin, les querelles et les guerres insensées avec ses voisins l'avaient épuisée, la trahison et la déchéance des boyards, l'influence néfaste de la doctrine négative des Bogomiles, les permanentes angoisses, les troubles et les luttes inutiles avec les Byzantins avaient anéanti toute énergie chez le peuple indécis, qui avait perdu foi en tout et se résigna à son sort.

La Bulgarie avait péri.

- 9 Ce court fragment du début du XX^{ème} siècle reflète fidèlement la politique spécifique de l'histoire et de la littérature en tant que ressources qui forment la mémoire bulgare de la chute sous le pouvoir ottoman. On voit bien que le récit historique est évasif. Il ne repose pas sur un événement central et l'image du héros principal demeure floue. La littérature puise donc elle aussi rarement ses thèmes dans cette période et, lorsqu'elle le fait, les événements y sont teintés d'une vision antihéroïque. Quelles sont les raisons de cette réticence prononcée ? Dans ce texte, je me propose de rechercher une réponse à cette question en analysant la formation initiale du récit historique et les premières réactions dans la presse et le champ littéraire. Il me semble qu'on a là des indices sur les raisons pour lesquelles cet épisode est relaté sous un jour si différent de celui des épisodes similaires dans les autres récits balkaniques.

La genèse de la fabrication du récit historique

- 10 Le récit du passé bulgare est progressivement fabriqué au cours des cinquante dernières années de l'époque ottomane, c'est-à-dire, à partir des années 1830 jusqu'aux années 70 du XIX^{ème} siècle. Le système d'enseignement et la presse périodique se développent alors. On connaît le potentiel qu'ont ces institutions pour standardiser les normes idéologiques et consolider leur auditoire en tant que "communauté imaginée"⁵. C'est précisément dans ces nouvelles sphères de la modernité que les premières versions de la chute sous les Ottomans sont produites et popularisées. La question est de savoir quelles sont ces versions, d'où elles sont importées et comment elles sont utilisées dans leur nouveau contexte.
- 11 L'enseignement est un instrument classique pour construire la mémoire collective, mais dans le cas bulgare, son développement se produit lentement et de manière

complexe. La raison en est qu'à cette époque, le réseau des écoles bulgares n'est pas centralisé. Elles sont entretenues par les communautés locales et ne sont pas contrôlées par le ministère de l'Éducation de l'Empire. Le résultat en est que les programmes ne sont pas standardisés et ne dépendent en réalité que de l'enseignant. L'homogénéisation relative du réseau d'écoles est garantie par quelques disciplines obligatoires, que chaque instituteur se sent obligé d'enseigner. L'histoire fait partie du noyau de ce corpus stratégique, mais elle se trouve partagée en trois registres : histoire universelle, histoire ottomane et histoire bulgare. Cela signifie que certains événements sont relatés de trois manières différentes, chacune étant censée représenter la version légitime. Comment se reflète cette pluralité sur l'épisode de la chute sous les Ottomans ?

L'histoire universelle

- 12 Ce sont les histoires universelles qui apparaissent le plus tôt. La première est traduite en 1836, c'est-à-dire huit ans avant l'apparition du premier manuel d'histoire bulgare. Cependant, ces histoires contiennent peu d'informations sur la conquête ottomane du XIV^{ème} siècle. Souvent, il n'y a pas d'informations données sur la question et s'il y en a, elles sont réduites à la chute de Constantinople et aux deux campagnes de Hunyadi. Il s'agit en effet de manuels écrits par des auteurs allemands, français et russes qui ont pour but de présenter les événements majeurs de l'histoire de l'humanité. La constitution de l'Empire ottoman n'est pas toujours considérée d'une si grande importance, et même lorsque l'événement est mentionné, il est lié à la chute de Byzance, non à celle du royaume bulgare.
- 13 Ce manque d'intérêt pour la conquête ottomane de la Bulgarie s'avère un problème sérieux pour l'historiographie bulgare. Pendant cette période initiale, le récit du passé national est en effet le produit de transferts. En d'autres termes, il est écrit en Europe, puis importé dans la culture bulgare sous forme de travaux de traduction ou de compilation. Il y a plusieurs raisons qui, à cette époque, rendent difficile la tâche d'écrire l'histoire nationale. D'abord, il n'existe pas d'annales du Moyen Âge en langue bulgare. Les sources du passé sont conservées en langues étrangères dans des bibliothèques en dehors de l'Empire ottoman. En outre, l'historiographie est une discipline ancienne d'une grande autorité, et il est convenu qu'il s'agit d'un champ scientifique réservé aux spécialistes qualifiés, dont les Bulgares manquent. C'est seulement au cours des années 1860 que se forme une élite munie de la confiance nécessaire pour surmonter le déficit de manuels retraçant le passé de la nation.

L'histoire ottomane

- 14 La partie des manuels traitant de la conquête ottomane apparaît aussitôt comme le talon d'Achille du récit historique. La première raison en est le manque d'informations sur cette question. L'intelligentsia se trouve embarrassée par le fait que la conquête de la Bulgarie est passée sous silence non seulement dans les manuels européens, mais aussi dans les manuels officiels de l'Empire ottoman. En 1857, une histoire ottomane, écrite par Nassif Mallouf et approuvée par le ministère de l'Éducation, est traduite en bulgare. Cet ouvrage cependant n'a pas vraiment attiré l'attention, puisqu'il réduit le

récit du royaume bulgare à la phrase suivante : « il [Murad] conquiert la Macédoine et l'Albanie, soumet la Bulgarie et attaque la Serbie »⁶.

- 15 Le déficit informationnel dont souffre la sphère de l'enseignement n'est surmonté que grâce à la presse périodique. En 1866, le journal *Gayda* [La Cornemuse] publie un extrait de l'*Histoire de l'Empire ottoman* écrite par le savant autrichien Joseph von Hammer⁷. Au contraire de l'ouvrage précédent, on peut considérer que cette traduction se range parmi les transferts idéologiques les plus productifs de cette période. L'ouvrage est accueilli avec un vrai enthousiasme car il est considéré comme une source impartiale, et donc fiable, sur les guerres dans les Balkans au XIV^{ème} siècle. Le thème provoque un intérêt si vif qu'il fait naître l'idée d'introduire l'histoire ottomane dans les programmes scolaires en tant que discipline obligatoire. Et de fait, quatre manuels d'histoire ottomane voient le jour au cours des années 1870. Leur objectif est de remanier l'original de Hammer pour l'utiliser dans un contexte bulgare⁸.

- 16 Mais pourquoi au juste devait-on procéder à ces remaniements ? Il y a d'abord quelques épisodes secondaires où l'on estime que Hammer aurait confondu les Bulgares avec leurs voisins serbes, valaques ou bosniaques. Dans ces cas, les objections sont indiquées dans des notes en bas de page. Mais c'est la version du sort de la Maison royale d'Ivan Shishman qui constitue sans doute la vraie provocation pour les idéologues de la nation bulgare. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le récit de Hammer :

Comme nous avons vu plus haut, la Bulgarie était tombée au pouvoir des Turcs, partie avant, partie après la bataille de Kossowa. Sistov, Widin, Nicopolis et Silistra, les places les plus fortes des bords du Danube, résistèrent seules pendant quelque temps. Il eût été facile à Sisman, kral de Bulgarie, renfermé dans Nicopolis, de prolonger sa défense contre des ennemis encore inexpérimentés dans l'art de conduire habilement un siège ; mais il se rendit avec son fils dans le camp d'Ali-Pascha, tous deux portant autour du cou leur drap mortuaire en signe d'humilité. Sisman fut conduit à Philippopolis, jeté en prison, puis mis à mort. Sisman II, son fils, échappa au supplice en embrassant l'islamisme, et reçut, pour prix de son apostasie, le gouvernement de Samsoun (Amisus), ville nouvellement conquise en Asie⁹.

- 17 Il est évident qu'un texte pareil ne pouvait servir à l'éducation patriotique. Son inconvenance pédagogique s'aggravait aussi du contexte. Ici la capitulation du tsar bulgare est présentée en contrepoint du sacrifice du roi serbe Lazare à Kossovo polje. Comme on pouvait s'y attendre, les auteurs bulgares réagirent avec indignation et remanièrent la version originale. La méprise de Hammer, d'après eux, découlait du fait qu'il aurait confondu les noms des membres de la famille de Shishman¹⁰. Dans la version remaniée, il existe toujours un représentant de la dynastie qui se convertit à l'islam et devient le gouverneur de Samsoun, mais ce n'est pas l'héritier de la couronne : c'est au neveu de Shishman que revient ce rôle. De plus, celui que l'on emmène en esclavage à Plovdiv n'est pas le tsar, c'est son frère Assen. Quant au tsar Shishman, il est dit qu'il continue à lutter, mais qu'il périt très peu de temps après. Où et comment périt-il : aucune explication à ce sujet¹¹.

- 18 On voit bien que la contre-thèse n'est ni exhaustive, ni particulièrement convaincante. Sa création sert à adapter le récit de Hammer en tant que manuel d'histoire ottomane, mais elle ne réussit pas à devenir la norme dans les manuels d'histoire bulgare. En ce qui concerne ce thème clé, on n'a jamais abouti à un consensus. Le début des désaccords remonte à la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, lorsqu'apparaissent les histoires bulgares manuscrites. On pourrait s'attendre à ce que la version soit

graduellement standardisée avec l'évolution du système d'enseignement, mais, en réalité, les alternatives ne cessent de se multiplier. J'essaierai de systématiser l'évolution du débat, en délimitant les principaux protagonistes et les points conflictuels dans leurs récits de la chute sous les Ottomans.

L'histoire bulgare

- 19 La version la plus ancienne se trouve dans l'histoire manuscrite de Païssij d'Hilendar, datant de 1762. L'épisode est assez court ; il fournit des informations sur deux campagnes du sultan Murad contre la Bulgarie. La première campagne est sans succès, car les trois frères, Shishman, Strachimir et Assen se dressent ensemble contre l'ennemi et le mettent en déroute. Pourtant, Assen périt au combat, alors que Shishman et Strashimir se disputent et se séparent. Lors de la deuxième attaque de Murad, Shishman ne reçoit pas le soutien de son frère et les Turcs conquièrent le royaume bulgare. « Quant à ce tsar Ioan Shishman – conclut Païssij – il n'y a pas d'écrits qui nous disent ce qu'il est advenu de lui, si les Turcs l'ont tué ou s'il a vécu encore quelques années »¹².
- 20 En 1792 est rédigée l'histoire manuscrite du père Spiridon, dans laquelle le récit de la fin du royaume bulgare est considérablement plus long et complexe. Ici, le point final du sujet n'est pas la mort du tsar Ivan Shishman. On peut même dire que la grande guerre commence effectivement quand le roi qui lui succède monte sur le trône. Il est nommé Gheorghi Strashimir et c'est à lui que l'auteur a assigné le rôle de dernier souverain bulgare. De cette manière, la résistance aux envahisseurs est prolongée et, en fin de compte, il s'avère que les Bulgares tombent sous le pouvoir ottoman après l'assujettissement des Serbes et des Byzantins. L'histoire continue encore avec l'épisode de la trahison du patriarche de Constantinople, qui suggère au Sultan que les Bulgares sont dangereux et que leurs notables doivent être exterminés jusqu'au dernier. C'est ce qu'il appelle la « deuxième ruine de la Bulgarie » remontant, d'après lui, à environ cent ans après la mort de Gheorghi¹³.
- 21 Il s'agit d'un récit pompeux, pathétique et fort peu authentique, qui reste longtemps pratiquement inconnu du grand public¹⁴. Mais, par un concours de circonstances, c'est cette version précisément qui est incorporée dans le premier manuel d'histoire bulgare intitulé le *Répertoire des tsars* [Tsarstvenik]¹⁵. Il est rédigé en 1844 par Hristaki Pavlovitch sur la base d'une compilation des deux histoires manuscrites de la fin du XVIII^{ème} siècle. Pour l'épisode de la prise de la Bulgarie, le manuel suit le récit de Spiridon, permettant ainsi à cette version de circuler. Cependant, si pendant dix-sept ans le *Répertoire des tsars* reste le seul manuel d'histoire bulgare, il ne réussit pas à normaliser le récit du passé. Une partie de l'intelligentsia le perçoit comme moralement périmé dès sa publication, mais son usage est prolongé par manque de solution alternative. Finalement, au cours des années 1860, un nouveau courant parmi les instituteurs bulgares entreprend la révision radicale des fondements du récit historique. Parmi les premières cibles de cette réforme figure le passage sur la chute sous le pouvoir ottoman, qui est critiqué de la façon suivante :

On peut inclure dans cette même catégorie les dernières pages du *Répertoire* qui ont gardé cette forme de légende par laquelle presque tout l'ouvrage du père Païssij se distingue. C'est un ouvrage qui a sans doute eu une grande valeur en son temps, mais aux yeux de la critique historique il est totalement déchu des privilèges qui lui sont autrement attribués par nous tous ; et il en est déchu pour l'unique raison qu'il

présente l'histoire d'un peuple non pas *telle qu'elle est*, mais *telle que son auteur a décidé de la faire*¹⁶.

- 22 Mais comment écrire l'histoire de la chute sous le pouvoir ottoman "telle qu'elle est" ? Pour les auteurs bulgares de cette époque, la tâche se révèle difficile. Avant tout, comme nous l'avons déjà vu, les sources dont ils disposent sont peu nombreuses. L'histoire de Joseph Hammer s'avère une source essentielle d'information, mais, d'un autre côté, toute une série d'éléments de ce texte laisse perplexes les bâtisseurs de la nation bulgare. Rien d'étonnant alors qu'en présence de cette combinaison de facteurs, le sujet en question ne jouit pas d'une popularité particulière. Nonobstant le fait qu'il s'agit d'un thème clé pour le récit historique, les auteurs se gardent bien d'entrer dans le détail. Pour cette raison, les leçons finales des manuels d'histoire paraissent disproportionnellement courtes¹⁷. Le manque d'équilibre est parfois tellement criant que la revue *Tchitalishtë* [Le foyer de lecture] pense qu'il faut lancer un débat à ce sujet :

La période de notre soumission au pouvoir des souverains ottomans serait-elle aussi insignifiante pour qu'on l'omette totalement des manuels ? Ou bien ne disposons-nous pas de renseignements ? — *demande le rédacteur indigné qui, aussitôt, répond* : Ni l'un ni l'autre. [...] Des renseignements sur cette période, nous en avons déjà, dispersés çà et là, pourquoi personne ne les assemble, autant que possible, pour en faire ainsi un manuel plus complet sur notre histoire ?¹⁸

- 23 Les critiques de la revue sont prises en considération et, en 1873, l'instituteur Todor Chichkov publie un manuel d'histoire bulgare dans lequel ces recommandations sont suivies à la lettre¹⁹. Le récit exhaustif de la fin du royaume bulgare s'étend sur soixante pages, alors que tous les autres événements, depuis la fondation de l'État jusqu'à sa disparition, sont présentés sur cent cinquante pages. Comme on le voit, l'équilibre structurel est rompu dans l'autre sens, ce qui crée l'impression que la vie historique du royaume bulgare serait sans importance particulière. Il semble que la question cruciale se réduise à l'effacement de l'État de la carte de l'Europe. Bien naturellement le manuel est fustigé, tandis que son auteur infortuné est qualifié de « singe ». Mais tout ceci n'explique pas pourquoi le livre est structuré de cette façon curieuse²⁰.
- 24 En fait, l'auteur a été victime de son désir d'exposer toutes les données connues de la science qui lui est contemporaine. Par "données", il entend non seulement les faits, mais aussi les diverses versions, les hypothèses et les débats. D'où la disproportion drastique de la partie finale. Elle représente une collection de toutes les variantes contradictoires de la chute sous les Ottomans, rencontrées dans les autres manuels d'histoire bulgare. Sous cet angle, le problème de la normalisation du sujet apparaît nettement. Les questions sur lesquelles il n'y a pas de consensus sont les suivantes²¹.
- 25 Le premier problème sur lequel il n'existe pas d'opinion commune est celui de savoir quand, pourquoi et en combien de parties se divise l'État bulgare. Selon certains auteurs, Ivan Alexandre a décidé lui-même de doter chacun de ses fils d'un territoire séparé. D'autres cependant estiment que les fils ont divisé le royaume après la mort de leur père. Combien de fils Ivan Alexandre avait-il ? Il est difficile de le préciser. Il est clair que le tsar en avait plus d'un, mais la question de savoir s'ils étaient deux, trois ou quatre, provoque un débat. Les noms qui reviennent le plus souvent sont ceux d'Ivan Shishman et de Gheorghii Strachimir. Un ou deux autres frères s'ajoutent parfois à la liste, dont les noms varient entre Assen, Mikhail, Ivan-Yasen et Dobritch. Le nombre de royaumes varie de manière analogue. Dans certains cas, les royaumes sont au nombre de trois : le royaume de Tarnovo (Ivan-Shishman), le royaume de Vidin (Gheorghii Strachimir) et le royaume de Preslav, qui est administré conjointement par deux autres

frères. Mais parfois un quatrième royaume, qui est gouverné par Dobritch et englobe la Dobroudja, apparaît sur la carte imaginaire de la Bulgarie médiévale.

- 26 Deuxièmement, les idées qu'on se fait du déroulement de la campagne militaire ne coïncident pas. Les informations au sujet des combats secondaires sont particulièrement contradictoires. Certains auteurs énumèrent les forteresses qui tombent sur le chemin des envahisseurs, mais ces listes ne sont pas standardisées et comprennent des villes différentes. D'autres auteurs s'intéressent uniquement aux grandes batailles qui sont au nombre de deux — l'une en Thrace, l'autre près de Nikopol. En ce qui concerne la première bataille, le seul fait normalisé est que les Turcs sont les vainqueurs et les Bulgares les perdants. Selon l'une des versions, la confrontation oppose le sultan Murad et le souverain de Preslav, Assen ; et ce dernier périt au combat. Son frère Mikhail lui succède, mais, peu de temps après, il est tué lui aussi. Selon une autre version, Shishman vient au secours d'Assen et tous les deux mènent les troupes ensemble. Selon une troisième version, Shishman, abandonné de tous ses frères, entre en combat seul et son armée est mise en déroute par Lala Shihin pasha.
- 27 Au premier rang des points obscurs concernant la bataille de Nikopol figure la question de savoir si elle a réellement eu lieu. Il y a des manuels dans lesquels le nom de la forteresse n'est même pas mentionné. Il y a aussi des auteurs qui se demandent s'il s'agit bien d'une ville sur le Danube ou sur la Rossitsa, car des villes du même nom existent dans ces deux régions. De plus, certains auteurs insistent sur le fait que Nikopol fut assiégée deux fois. En revanche, dans presque toutes les versions, on retrouve les mêmes personnages principaux : Shishman et Ali pasha. Il existe pourtant une version alternative selon laquelle c'est le souverain de Preslav, Ivan Yassen, qui aurait été assiégé à Nikopol. Dans ce cas, la différence est essentielle, car de la manière dont cette bataille est racontée (ou ignorée) dépend la façon dont est traitée la mort de Shishman.
- 28 Ce dernier thème est connu sous deux variantes principales. Selon la première, Shishman ne serait jamais allé à Nikopol, mais, après la chute de la capitale Tarnovo, il se serait dirigé vers Sofia et aurait caché le trésor royal dans le monastère d'Ourvitch. Il aurait péri plus tard, au cours de la bataille de Samokov, vaincu par Bayazid. Selon la deuxième variante, Shishman se serait rendu aux Ottomans après le siège de Nikopol. La question est de savoir ce qui se passe après. Selon certains manuels, Shishman aurait été fait esclave. Selon d'autres, il aurait été emmené dans le camp du sultan, où il aurait signé la paix. Selon d'autres manuels encore, Shishman se serait rendu à deux reprises près de Nikopol et il aurait été à chaque fois emmené auprès du Sultan. La première fois, il aurait racheté le royaume en cédant Silistra. La deuxième fois, il aurait perdu le trône, mais sa vie aurait été épargnée. Il aurait alors de nouveau tenté de rassembler des troupes, mais il aurait été capturé et emmené à Plovdiv où il aurait été tué.
- 29 Les versions concernant le fils de Shishman divergent d'une manière analogue. Dans certains cas, ce protagoniste est absent ; dans d'autres, il est présent, mais reste anonyme ; dans d'autres encore, il apparaît sous le nom de Vladislav. Certains auteurs estiment qu'après la bataille de Nikopol, il est réduit à l'esclavage avec son père. D'autres affirment qu'il s'est converti à l'islam et qu'il a reçu du Sultan un domaine en Asie Mineure. D'autres encore disent qu'après la bataille de Samokov, il s'est réfugié chez son oncle à Vidin. Un quatrième groupe d'auteurs affirme qu'il y avait deux fils. L'un embrasse l'islam, et l'autre non. On ne connaît pas le nom de celui qui embrasse

l'islam, mais les Turcs l'appellent par son patronyme, Shishman. Selon les auteurs bulgares, c'est précisément ce mélange des noms qui aurait confondu les historiens européens.

- 30 Pour certains auteurs, l'histoire de la Bulgarie se termine avec la fin de Shishman, mais, dans la majeure partie des manuels le récit poursuit son développement. Dans ce cas on y trouve de brefs renseignements sur la bataille de Kosovo polje et sur le siège de Constantinople. Cependant, le récit se concentre avant tout sur les villes bulgares qui résistent, mais sont graduellement conquises. Il existe des versions selon lesquelles, à cette époque, l'armée bulgare se serait trouvée à Maglizh, les soldats étant cachés dans les bois. Les Ottomans les auraient attaqués, mais il se serait produit un miracle : un brouillard serait tombé des cieux et les ennemis se seraient entretués. Il existe aussi des manuels qui ne mentionnent pas un tel miracle.
- 31 En général, tel est l'aspect des pages finales de l'histoire bulgare dans les manuels de cette époque. Elles sont le produit de la recherche d'un compromis entre la vision épique du *Répertoire des rois* (les Bulgares tombent les derniers, couverts de gloire) et la version antihéroïque de Hammer (les Bulgares tombent les premiers, couverts de déshonneur). En fait, il n'y a pas de point de croisement naturel entre les deux perspectives. C'est pourquoi chaque auteur arrive à l'équilibre qu'il souhaite par une combinaison d'événements et de personnages de son propre choix. En conséquence, le sujet s'enrichit ou s'appauvrit de frères, de fils, de sultans et de pashas. Sur la carte, des villes apparaissent et disparaissent. Des batailles décisives se déroulent ou bien ne se livrent jamais. À chaque fois, Ivan Shishman périt non seulement à des endroits différents, mais aussi d'une manière totalement différente. Théoriquement, un déficit de normativité aussi prononcé n'est pas caractéristique des histoires nationales, et il est encore moins caractéristique de leur fin. On peut comprendre qu'on ait abouti à une situation pareille. Mais comment s'en est-on sorti ?

Les causes de la chute

- 32 La raison principale de la non-désintégration du récit historique réside dans le fait que le cadre idéologique de la chute sous les Ottomans est exceptionnellement stable. Aussi divergents que soient les détails, aussi différents que soient les événements et les héros, les auteurs les unissent toujours par les mêmes liens profonds. Si « *comment* le royaume bulgare a-t-il disparu de la scène historique » reste sans réponse claire, la question « *pourquoi* a-t-il disparu » a elle toujours la même réponse : 1) à cause de la division de l'État ; 2) à cause de l'inimitié entre les différents souverains ; et 3) à cause de la décadence morale de l'élite aristocratique.
- 33 On peut dire qu'il s'agit d'une explication relativement rationnelle, voire prosaïque, d'un tournant qui en principe se prêterait à des interprétations plus mystiques ou du moins plus pathétiques. Bien sûr, parfois les auteurs bulgares recourent, eux aussi, à des prédictions bibliques, mais même dans de tels cas, le ton est plus amer que solennel. Voici comment sont formulées les causes de la conquête de la Bulgarie dans le manuel d'histoire de Dimitar Mantchev :

Notre Sauveur nous enseigne que si un royaume se divise, ce royaume se dépeuplera, et si une ville ou un foyer se divisent, cette ville et ce foyer ne pourront pas tenir. Le royaume bulgare qui se divisa, commença à se désintégrer et donna

signe de perdition. Et comme si cela ne suffisait pas, les souverains divisés se mirent à se quereller, au lieu de s'entraider²².

- 34 On ne peut pas passer sous silence le manque de volonté des auteurs des manuels de percevoir dans une aura héroïque les derniers défenseurs du royaume bulgare. Il est vrai que beaucoup préfèrent les versions où Ivan Shishman périt au combat ou est pris en captivité et tué, à celles où il finit ses jours comme esclave du Sultan. Mais il est non moins vrai qu'aucun auteur ne recrée un tableau, tragique ou épique, de la mort du roi. Pourtant, alors qu'ils abordent ce thème avec une réticence prononcée, ils font preuve d'une grande imagination émotionnelle lorsqu'ils décrivent la démoralisation des élites et les intrigues perfides à la cour de Tarnovo.

Le mariage de beaucoup de nos tsars et boyards avec des femmes grecques — écrit *Dragan Tsankov dans son histoire* — avait introduit en Bulgarie une démoralisation si dangereuse qu'on voit constamment nos tsars, pendant environ un siècle, s'ôter le trône les uns aux autres et, tels les empereurs byzantins, finir leurs jours en exil, par des assassinats ou le poison. Quant à nos boyards, enfermés dans leurs forteresses, ils n'en sortaient que pour combattre nos tsars et ravager le royaume²³.

- 35 Cette même idée est prolongée par une question rhétorique logique dans le manuel de Todor Chichkov : « Dans cet ordre de choses, le royaume ainsi morcelé et partagé, qui était déjà presque prêt à devenir le butin du premier conquérant puissant, aurait-il pu survivre encore longtemps ? »²⁴
- 36 Tous les manuels d'histoire posent de telles questions sous une forme ou une autre, et cette insistance suggère qu'il devait être rare de voir des élèves ignorer la réponse : l'État bulgare a disparu de la scène historique pour des raisons intérieures et subjectives, à savoir la décadence morale de ses propres élites.
- 37 Il faut ajouter que pas plus que les enseignants, les éditeurs de journaux n'ont rien fait pour présenter la chute sous les Ottomans comme un rendez-vous de l'agneau chrétien avec les forces de l'Islam. Les détails contradictoires présents dans les manuels d'histoire offraient la possibilité de toutes sortes d'interprétations. Mais la presse n'en a pas profité pour modifier la perspective idéologique. Bien au contraire : les journaux ont effectivement radicalisé la critique contre les élites aristocratiques, cultivée avec persistance par les enseignants. La version de la faillite des élites du Moyen Âge du fait de leur hellénisation et de leur division est devenue un outil idéologique pour unir la nation et distancier celle-ci des Grecs notamment. À cette époque, la facile assimilation des Bulgares par des groupes orthodoxes plus prestigieux comme les Grecs, les Serbes ou les Valaques produisait une source d'irritation aiguë chez les bâtisseurs de la nation. Cette transformation identitaire se développait de façon particulièrement prononcée dans les riches familles urbaines, ce qui donnait lieu à des analogies avec le comportement des élites médiévales. Elle fut un facteur décisif de l'énorme popularité de l'antiélitisme chez les porte-parole de la nation, qui l'ont graduellement transformé en fondement idéologique de l'histoire et de l'identité nationale.
- 38 Petko Slaveykov, l'un des chefs les plus influents du mouvement national, a beaucoup contribué au développement de ce processus. Il a transformé le rôle néfaste des élites en matrice génératrice de l'interprétation de l'histoire bulgare²⁵. Selon lui, c'est l'ethnogenèse spécifique qui a divisé en deux la vie étatique dès sa formation, car il n'y avait pas de cohésion suffisante entre la structure horizontale des communes slaves et la hiérarchie verticale des Proto-Bulgares. Les élites se sont hellénisées progressivement, jusqu'à ce qu'on aboutisse à « cette laide *anomalie* dont on s'aperçoit vers la fin de notre vie étatique ». Le peuple n'a cependant guère été contaminé par la

pourriture des aristocrates et c'est la raison pour laquelle les Ottomans ont quand même rencontré une certaine résistance de la part des Bulgares.

- 39 Au cours des années 1870, cette approche radicale est devenue la norme. Elle constitue l'un des peu nombreux points consensuels entre les journaux appartenant à des courants politiques opposés. Ainsi, le journal conservateur *Pravo* [Le Droit] écrit au sujet de la chute sous le pouvoir ottoman :

Le milieu supérieur, les boyards, c'est-à-dire l'aristocratie bulgare, était déjà pervers et démoralisé et de plus soumis à l'influence grecque. Et le peuple, trop jeune encore, ne savait pas comment participer régulièrement aux affaires étatiques qui, en fin de compte, tombèrent dans un état où le royaume des Bulgares fut divisé en deux parties sous deux frères, envieux l'un de l'autre²⁶.

- 40 En utilisant à peu près des mêmes mots, le révolutionnaire Hristo Botev appelle ses lecteurs à jeter un regard « sur l'histoire du Royaume bulgare depuis Boris jusqu'à sa soumission par les Turcs », pour se rendre compte que « tout le passé de notre peuple a été pour ainsi dire purement byzantin et qu'il n'est habité que de tsars, de boyards et d'ecclésiastiques, alors que le peuple même a toujours été séparé de la débauche de son gouvernement par une profonde moralité sociale »²⁷.

- 41 Luben Karavelov, le leader le plus influent de l'ailerrévolutionnaire, a contribué en personne à la popularité de visions si ouvertement antiélitistes. En 1874, il a traduit une monographie historique du savant russe Bobrikov²⁸. D'après cet ouvrage, la chute sous le pouvoir ottoman n'a pas causé de changements considérables dans la vie de la plupart des Bulgares. Des données comparatives concernant la politique fiscale des États bulgare et ottoman sont avancées pour la défense de cette thèse. La conclusion est que les Turcs étaient des seigneurs plus charitables à cet égard. En fin de compte, estime l'auteur, même « la servitude qui vint avec les musulmans ne fut pas une nouveauté pour les Bulgares », car leurs boyards imitaient les Byzantins et se faisaient servir dans leurs palais par des esclaves.

- 42 Quelles sont les conséquences de la normalisation de la thèse qui veut que les Bulgares soient tombés sous la domination ottomane à cause de la corruption et de la trahison de leurs propres élites ? Avant tout, l'image des conquérants est marginalisée. L'opinion que l'État bulgare aurait été *a priori* condamné gagne du terrain. Dans ce sens, la conquête par les Turcs est traitée comme un hasard historique. On considère que le rôle des Ottomans aurait pu être joué avec le même succès par Byzance ou la Hongrie. Selon nombre d'auteurs, dans ces conditions spécifiques, les Bulgares auraient bénéficié de leurs nouveaux souverains ottomans, car sous les Byzantins ils auraient été hellénisés, tandis que les Hongrois les auraient forcés à embrasser le catholicisme. Vus sous cet angle, les Turcs apparaissent non pas comme une calamité apocalyptique, mais comme une nouvelle élite que les Bulgares sont contraints de servir. Voici comment Petko Slaveykov résume la logique de cette évolution : « Les Tsars et les boyards périrent et s'enfuirent, et le peuple remplit les rangs du conquérant et contribua à ses conquêtes et à sa gloire, tout comme il fit sous ses premiers conquérants »²⁹.

- 43 La thèse de la contribution des Bulgares à l'offensive des Ottomans contre l'Europe ne devient toutefois pas populaire. Elle est utilisée pour desservir certains projets politiques, visant soit à une plus grande intégration des Bulgares à la gestion de l'État, soit à la constitution d'une monarchie dualiste bulgaro-turque, suivant le modèle de l'Autriche-Hongrie³⁰. Mais, aussi marginale qu'elle demeure, l'apparition même d'une telle version est symptomatique du manque de mysticisme dans le récit de la chute sous

le pouvoir ottoman. On voit même paraître des visions romantiques sur ce thème, dans l'esprit du roman d'aventure. Une telle version est publiée dans le journal *Gayda* sous la forme de chroniques « serbo-bulgares »³¹. Elle relate l'histoire du roi maure Abukhayat Kadous qui, banni de Grenade, rejoignit l'armée ottomane. Son fils, El Mansoura, reçut Tarnovo comme récompense pour ses exploits. Sa fille, Zuraida, partagea une brève romance avec le voïvode serbe Milan, qui prit part à un assaut raté visant à libérer la capitale bulgare.

- 44 En règle générale, la prise de la Bulgarie n'est pas décrite sous un jour aussi romantique. Tout au contraire : les éléments héroïques sont de loin en dessous du niveau auquel on pourrait s'attendre dans le récit d'une guerre. Ceci est, dans une certaine mesure, compensé par les informations faisant état de la résistance acharnée de certaines villes isolées et de leurs voïvodes. Mais il s'agit de passages liés à des personnages secondaires. La figure du tsar semble délibérément tenue à l'écart, ce qui est l'une des particularités du récit bulgare de la chute sous le pouvoir ottoman. Il n'y a pas de mythe royal.

L'absence de mythe royal

- 45 Il serait cependant exagéré d'affirmer que tsar Ivan Shishman est perçu comme l'incarnation de la culpabilité historique des élites. Dans un certain sens, sa dignité est préservée, car la division est attribuée à d'autres membres de la famille monarchique, surtout à sa belle-mère et à son frère aîné. En théorie, il n'est pas impossible de construire sur cette base un récit qui normalise la mémoire du dernier souverain bulgare, soit dans une perspective héroïque, soit dans une perspective tragique. La lithographie représentant Ivan Shishman, réalisée en 1841, témoigne des efforts faits pour lui fabriquer un culte sacré³². Ce processus est pourtant bloqué, dès sa phase initiale, par les enseignants qui produisent de leur côté des récits sans potentiel mythificateur. A peine trois ans plus tard, paraît en effet le premier manuel d'histoire bulgare. Comme nous l'avons déjà vu, il exprime une attitude défavorable vis-à-vis de Shishman, car il le dépouille du statut de dernier tsar, promouvant dans ce rôle important son héritier, Gheorghii Strachimir. Cette erreur est rectifiée au cours des années 60, mais les renseignements que les auteurs puisent sur le sort de Shishman et de sa famille dans le récit de Hammer n'aident pas à forger un mythe royal. Le motif de l'héritier du trône qui embrasse l'islam est particulièrement imperméable au « remaniement ». D'autre part, il ne faut pas surestimer son importance, car l'événement en question se produit après la chute de l'État, donc on pourrait tout simplement l'ignorer. En revanche, le manque de données sur une grande bataille qui oppose le tsar bulgare et le sultan turc joue décidément un rôle important. Pour construire un récit, il importe de disposer d'au moins une bataille décisive, alors que les historiographes bulgares ne disposent que d'un État morcelé qui a perdu sa souveraineté dans une pénible agonie.
- 46 Pour cette raison précisément, les manuels d'histoire sont extrêmement économes lorsqu'ils recréent le personnage du dernier souverain bulgare. On peut dire qu'en réalité, leurs renseignements s'épuisent par cette brève description faite dans l'histoire de Dragan Tsankov, en 1862 : « Shishman, qui tout d'abord donna sa fille à Murad I^{er}, empereur ottoman, vit ensuite son royaume transformé en province turque par le sultan Bayazid (1396) et enfin fut tué à Plovdiv »³³.

- 47 On retrouve des réserves similaires dans le champ littéraire aussi. Le drame historique jouit d'un épanouissement, mais le personnage de Shishman n'attire pas du tout l'imagination des écrivains. Une seule ballade, créée par un auteur anonyme, se rattache d'une certaine façon à Shishman, quoi qu'elle soit consacrée non pas à lui mais à son épouse³⁴. En conséquence, l'imaginaire collectif n'a pas eu matière à concevoir un tableau plus concret des actes ou de la mort du dernier souverain bulgare.
- 48 Le rôle de la presse périodique dans ce blocage persistant du culte d'Ivan Shishman s'avère encore plus important que les efforts des enseignants et des acteurs du champ littéraire. Il s'agit là d'une action de contre-propagande qui figure parmi les événements idéologiques les plus curieux de cette époque. Elle est réalisée en 1870, sur les pages de la revue pour enfants *Ptchélitza* [L'Abeille], rédigée par Petko Slaveykov. C'est une édition éducative qui propose des compléments sur les matières étudiées à l'école. Pour faciliter l'enseignement en histoire, la revue publie un récit biographique sur le tsar Ivan Shishman.³⁵ Il est écrit par un auteur « serbe ou croate » dont le nom n'est pas précisé. Le texte est accompagné d'un commentaire du rédacteur, Slaveykov, qui vante les qualités de l'œuvre, mais exprime son désaccord avec certains aspects et, surtout, avec la version de la mort du tsar. À première vue, ces réserves paraissent inexplicables, car le récit, dont l'auteur bulgare se différencie, est romantique, émotionnel et monumental. Selon cette version, Ivan Shishman aurait péri dans la bataille de Samokov qui a eu lieu après la débâcle des Serbes à Kosovo polje. Or, le tsar bulgare aurait engagé le combat tout seul, comme le dernier combattant pour la défense des Balkans chrétiens. Il aurait reçu sept blessures, donnant naissance à sept sources, selon une légende locale. Pourtant, Slaveykov intervient sur ce point et détruit le tableau légendaire par son scepticisme ouvert. Il rappelle l'existence de plusieurs légendes sur la mort de Shishman qui, premièrement, se contredisent toutes, et, deuxièmement, ne coïncident aucunement avec la version scientifique de cet épisode. Cette dernière affirme – rappelle Slaveykov avec insistance à ses lecteurs – que le tsar est pris en captivité et « jeté en prison à Plovdiv, où il est mort », alors que, selon toute probabilité, un de ses fils est passé du côté des Turcs.
- 49 On se trouve rarement en présence d'un cas si opportun pour observer la manière dont l'apparition potentielle d'un mythe historique rencontre un blocage idéologique. En principe, de telles situations ne sont pas habituelles des temps exaltés où se forment les nations, et c'est précisément pour cette raison que le cas bulgare mérite intérêt. Le prisme idéologique à travers lequel la chute sous le pouvoir ottoman se réfracte est rationnel et plus prosaïque qu'émotionnel. De ce point de vue, il contient beaucoup moins de capitaux symboliques que certains autres récits balkaniques concernant cette période. Dans un certain nombre de cas, ce déficit d'héroïsme a placé l'intelligentsia dans une situation difficile, et pourtant, la version s'est maintenue comme la norme.
- 50 Ainsi, le journal de langue française *Courrier d'Orient* publie en 1871 un article où l'on affirme que le nom de Shishman serait en fait d'origine turque. La parenté de sang avec les envahisseurs y est d'ailleurs relevée comme une explication de la faible résistance contre les troupes ottomanes. Petko Slaveykov réimprime la publication dans son journal *Makédonia* [La Macédoine] et s'applique à prouver que les Bulgares ne sont pas des Turcs³⁶. L'article se situe sur deux colonnes, les commentaires de Slaveykov également. Mais, en ce qui concerne la question clé des opérations militaires lors de la prise de la Bulgarie, l'auteur manque de contre-arguments. Il se contente de remarquer

que « Shishman » est en fait un surnom et que, même si ce surnom est d'origine turque, ceci n'a rien à voir avec l'identité des Bulgares et de leur tsar.

- 51 Le manque de batailles bulgares comparables à la bataille de Kosovo donne lieu à des spéculations du côté de certains historiens serbes aussi. Le livre de Danail Živković, intitulé *La Bataille de Kosovo polje* et publié en 1870, suscite une indignation particulière. Selon le journal *Svoboda* [La Liberté], il est « écrit seulement et uniquement dans le but de vexer le peuple bulgare et de lui démontrer qu'il n'est pas aussi grand et digne d'estime que le peuple serbe »³⁷. L'auteur de l'article, Nikola Planinski, a de toute évidence d'autres opinions sur la question de savoir lequel des deux peuples est le plus grand. De ce point de vue, sa réaction est prévisible. Ce qui mérite plus d'attention est la logique de ses arguments. Son attaque est orientée non pas contre les faits présentés, mais contre la manière dont le savoir historique a été utilisé. Il accuse les Serbes de relater l'histoire comme si « elle devait, en donnant les exemples des grands conquérants et en décrivant leurs exploits, exalter les contemporains, afin qu'ils puissent imiter ces héros et ainsi accomplir, eux aussi, des exploits pareils. » Aux yeux du critique bulgare, ceci est le signe d'une approche rétrograde.

De nos temps — *déclare-t-il avec flamme* — une telle vue de l'histoire nous semble être trop juvénile, idiote et drôle. On entend par événements historiques non pas ce que fit Siméon lorsqu'il mit en déroute les Grecs, non pas ce que fit Dusan lorsqu'il mit en déroute les Bulgares, ni non plus ce que fit Constantin Porphyrogénète lorsqu'il mit en déroute les Serbes. On entend par événements historiques l'histoire du peuple même, et son évolution progressiste.

- 52 On ne doit pas se méprendre du sarcasme de ce moderniste révolutionnaire de XIX^{ème} siècle vis-à-vis de la symbolique royale. Il serait erroné de le percevoir comme une preuve que la nation bulgare développe une certaine immunité envers les cultes historiques. Les victoires de Siméon sur les Byzantins sur lesquelles l'auteur ironise sont aujourd'hui chantées dans la marche militaire la plus populaire de l'armée bulgare, de sorte qu'elles enflamment l'imaginaire national. Néanmoins cette position radicale n'est pas fortuite et donc ne peut être ignorée. Bien au contraire, elle est symptomatique du fait que l'épisode de la chute sous les Ottomans a produit un mythe : pas un mythe royal, mais le mythe moderniste du peuple souverain de son histoire et de son avenir. Or, ce mythe a la capacité de normaliser la discontinuité du récit en projetant la naissance de la nation comme le début d'une nouvelle ère et la fin de la vieille histoire des élites. L'épisode de la chute sous le pouvoir ottoman est supposé jouer un rôle catalyseur dans ce processus.

Le mythe du peuple souverain

- 53 De fait, cet épisode déclenche un changement du régime où le récit historique est idéologisé. Afin de construire une vision appropriée de la manière dont les Bulgares perdent leur souveraineté, on révisé les événements précédents. Cette « rétrospection » se propose de déterminer la fin déshonorante d'un État, dont la réputation de puissance militaire est supposée engendrer une résistance beaucoup plus épique. L'agonie devant l'invasion ottomane ne s'inscrit pas dans le récit prestigieux de la tradition étatique et met en doute l'authenticité de celle-ci. Tout cela provoque l'apparition dans l'imaginaire national d'une Bulgarie différente. C'est une vision où, dès sa constitution, le royaume s'achemine vers sa fin, car les élites s'éloignent de plus en plus de leur peuple, et le sens d'une cause commune disparaît. Vu sous cet angle, le résultat de

l'invasion ottomane s'avère prévisible et, ce qui est plus important, elle manque de fatalité irréversible et gagne en perspective historique. La formule dont Petko Slaveykov se sert pour définir ces conséquences mérite d'être citée, car elle conserve, aujourd'hui encore, son caractère normatif : « le peuple bulgare n'a pas échoué ; ce n'est que la cour qui a échoué, ensemble avec toute sa clientèle titrée. Le peuple bulgare n'a pas péri, ce n'est que son histoire interrompue qui a péri... »³⁸

- 54 Il est difficile de donner une appréciation univoque de ce résultat final des efforts de relater la chute de la Bulgarie sous le pouvoir ottoman. À lui seul, l'événement demeure plutôt flou dans l'imaginaire collectif. Son sujet est épars, car il n'y a pas de bataille centrale, ni de figure suffisamment charismatique pour concentrer la puissance idéologique. En général, la chute sous le pouvoir ottoman est mémorisée comme une guerre dans laquelle les Bulgares entrent faibles et d'où ils sortent vaincus.
- 55 Le manque de pathétisme héroïque et d'envergure épique provient du point de vue choisi. Nonobstant le fait qu'il s'agit d'une guerre, l'interprétation de l'événement ne se situe pas sur le plan de l'affrontement ethnique et religieux. La perte de la souveraineté s'explique comme une suite logique de la décadence des élites qui divise le royaume et le conduit à un effondrement catastrophique. La perspective est interne, et le rôle de l'ennemi extérieur est marginalisé. De même, la possibilité de mythifier le conflit en tant que sacrifice des chrétiens face aux armées de l'islam est considérablement diminuée.
- 56 La reconstruction des événements qui s'est normalisée est relativement rationnelle. En revanche, elle nécessite une révision radicale du récit historique. Ainsi se forment deux régimes différents où le passé bulgare est idéologisé. Le premier présente l'évolution de l'État médiéval comme un processus inégal, mais progressif, interrompu par l'invasion ottomane. Le deuxième interprète la même histoire comme une régression graduelle qui se termine par la chute sous le pouvoir ottoman. Les deux visions sont concurrentes et la contradiction qui les oppose déstabilise la mémoire historique nationale. La nécessité permanente de faire un choix entre les interprétations différentes du passé commun accroît le rôle de la conjoncture politique et, respectivement, rend le récit historique ouvert aux visions populistes. L'équilibre est sérieusement désirable.
- 57 Dans la perspective bulgare, les conquérants sont donc un facteur secondaire ; il n'y a pas de mythe messianique, mais il y a un puissant pathos anti-élite. Cette perspective n'est sans doute pas aussi spectaculaire que d'autres visions balkaniques sur la conquête ottomane. C'est probablement pour ces raisons qu'elle n'est pas perçue en tant qu'emblématique pour la région. Mais le récit bulgare de la chute sous le pouvoir ottoman est un récit balkanique, lui aussi, et il mérite d'être connu, me semble-t-il, justement à cause de son alternative.

NOTES

1. Une oeuvre classique de ce type est le drame de **Vazov (Ivan)**, « Sur le bord de l'abîme » (1910), *Œuvres complètes*, Sofia : Bulgarski pisatel, 1977, t. XVII, pp. 105-312.

2. **Zidarov (Kamen)**, *Ivan Shishman*, Sofia : Bulgarski pisatel, 1962.
3. Voir l'analyse de **Ratcheva (Iskra)**, « Les chants bulgares de la période du Réveil national », *Bulgarsko muzikoznanie* [Sciences musicales bulgares], 3 (2), 2007.
4. **Vazov (Ivan)**, « Le grand exilé », *Œuvres complètes* (op.cit.), t. X, p. 95.
5. Sur le potentiel et l'importance de la presse périodique et du système d'enseignement au processus de formation de la nation, voir les analyses classiques d'**Anderson (Benedict)**, *Imagined Communities*, London : Verso, 1991 ; **Gellner (Ernest)**, *Nations and nationalism*, Ithaca (N.Y.) : Cornell University Press, 1983 ; **Hobsbawm (Eric)**, *Nations and Nationalism Since 1780 : Programme, Myth, Reality*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992 ; **Hobsbawm (Eric)**, **Ranger (Terence)**, eds., *The Invention of Tradition*, Cambridge : Cambridge University Press, 1984.
6. Le manuel est traduit par **Slaveykov (Petko)**, *Histoire turque abrégée*, Constantinople, 1857, p. 10.
7. « Extrait de l'Histoire de l'Empire ottoman », *Gayda* [La Cornemuse], 3 (6-19), 1866.
8. Ce sont les manuels de **Bobtchev (Stefan)**, *Histoire ottomane abrégée*, Constantinople : Editions Promichlenié, 1871 ; **Grouev (Yoakim)**, *Histoire de l'Etat ottoman*, Vienne : L. Sommer, 1869 ; **Grouev (Yoakim)**, *Histoire du royaume ottoman*, Vienne : L. Sommer, 1872 ; et **Valtchanov (Kiriak)**, *Histoire abrégée des Arabes et des Turcs de Mohammed jusqu'à nos jours*, Braila, 1872). Le premier manuel de Yoakim Grouev (1869) et le manuel de Kiriak Valtchanov (1872) n'ont pas été conservés jusqu'à nos jours.
9. **von Hammer-Purgstall (Joseph)**, *Histoire de l'Empire Ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, Istanbul : Isis, 1996, p. 177.
10. **Bobtchev (Stefan)**, *Histoire ottomane abrégée*, Constantinople : Editions Promichlenié, 1871, p. 39.
11. **Grouev (Yoakim)**, *Histoire du royaume ottoman*, Vienne : L. Sommer, 1872, p. 45.
12. **Païssij d'Hilendar**, *Histoire slaveno-bulgare*, Sofia : Bulgarski Pisatel, 1980, p. 130.
13. **Père Spiridon** *Histoire abrégée du peuple bulgare-slave*, Sofia : Synode de l'Église bulgare, 1900, pp. 103-104.
14. On ne connaît qu'une copie de cette histoire manuscrite. Voir l'introduction de **Zlatarski (Vassil)**, « Introduction », in Père Spiridon, op. cit., pp. XLIII-XLIX.
15. **Pavlovitch (Hristaki)**, *Tsarstvenik* [Répertoire des tsars], Budapest, 1844.
16. **Chichkov (Todor)**, *Histoire du peuple bulgare*, Constantinople : Editions de la revue *Tchitalichté*, 1873, pp. 293-294.
17. En règle générale les manuels finissent par la conquête ottomane décrite en 3-4 pages. Voir **Tsankov (Dragan)**, *Histoire bulgare*, Vienne : L. Sommer, 1866, pp. 90-92 ; **Douchanov (Dimitar)**, *Histoire bulgare abrégée*, Constantinople : Editions du journal *Makédonia*, 1870, pp. 135-139 ; **Mantchev (Dimitar)**, *Histoire bulgare abrégée*, Vienne : L. Sommer, 1872, pp. 84-87.
18. « Bibliographie », *Tchitalichté* [Le foyer de lecture], 2 (23), 1872, pp. 1089-1090.
19. **Chichkov (Todor)**, op.cit.
20. La critique la plus sévère est publiée dans la revue *Périditcheshko spisanié* [La Revue périodique] par son éditeur Vassil Droumev (1 (9), 1874).
21. L'analyse repose sur les manuels de **Voynikov (Dobri)**, *Histoire bulgare abrégée*, Vienne : L. Sommer, 1861 ; **Tsankov (Dragan)**, *Histoire bulgare*, Vienne : L. Sommer, 1866 ; **Douchanov (Dimitar)**, op.cit. ; **Mantchev (Dimitar)**, op.cit. ; et **Chichkov (Todor)**, op.cit. Les manuels de **Grouev (Yoakim)** (1869) et **Fingov (Dimitar)** (1876) ne sont pas préservés jusqu'à nos jours.
22. **Mantchev (Dimitar)**, *Histoire bulgare abrégée*, Vienne : L. Sommer, 1874 (2^e édition), p. 19.
23. **Tsankov (Dragan)**, « Histoire bulgare abrégée », *Bulgaria* [La Bulgarie], 4 (35-37), 1862.
24. **Chichkov (Todor)**, op.cit., p. 308.
25. **Slaveykov (Petko)**, « La Situation. Les Bulgares. La vie politique des Bulgares dans le passé », *Makédonia* [La Macédoine], 3 (24), 1869.
26. « Un regard sur l'histoire bulgare », *Pravo* [Le Droit], 7 (49), 1873.

27. **Botev (Hristo)**, « Le peuple. Hier, aujourd'hui et demain », *Douma na bulgarskite émigranti* [La parole de émigrants bulgares], 1 (1-2), 1871.
28. **Karavelov (Lyuben)**, *Aperçu historique de la Bulgarie*, Bucarest : Editions d'Ivanekou, 1874, p. 33.
29. **Slaveykov (Petko)**, *art.cit.*
30. En sont représentatifs l'article anonyme « [L'histoire bulgare] de la chute sous le joug ottoman jusqu'à nos jours », *Narodnost* [La Nation], 1 (1-3), 1867 ; et la publication d'**Odjakov (Petar)**, « Communication sur les Slaves et plus particulièrement sur les Bulgares », *Tchitalichté* [Le foyer de lecture], 2 (1-2), 1871.
31. **Zahariev (Stefan)**, « Manuscrit serbo-bulgare », *Gayda* [La Cornemuse], 3 (8), 1866.
32. La lithographie de Shishman est analysée par **Danova (Nadya)**, « Le problème de l'identité nationale dans les manuels, la presse et l'historiographie de XIXe siècle », in Aretov (Nikolaj), ed., *Balkanskite identičnosti v b"lgarskata kultura* [Les identités balkaniques dans la culture bulgare], Sofia : Kralitsa Mab, 2003, pp. 55-56.
33. **Tsankov (Dragan)**, « Histoire bulgare abrégée », *Bulgaria* [La Bulgarie], 4 (35-37), 1862.
34. La ballade est signée par les initiales St-v P. I. (*Otétchéstvo* [La Patrie], 2 (75), 1871).
35. « Ioan Shishman », *Ptchélitsa* [L'Abeille], 1 (5), 1870.
36. Voir l'article « La force de la Turquie » et les commentaires de **Slaveykov (Petko)** dans le journal *Makédonia* [La Macédoine], 5 (19), 1871.
37. **Planinski (Nikola)**, « La Bataille de Kosovo polje de Danail Zivkovic », *Svoboda* [La Liberté], 1 (37), 1870.
38. **Slaveykov (Petko)**, « La Situation. Les Bulgares » (art.cit.).

RÉSUMÉS

Contrairement à l'histoire d'autres pays balkaniques (Serbie, Albanie), le récit de la chute de la Bulgarie médiévale sous le pouvoir ottoman ne peut s'appuyer sur aucun événement ni aucune personnalité marquante. La raison en est à trouver dans les circonstances historiques qui ont entouré la genèse de ce récit : au 19^e s., les historiens et bâtisseurs de la nation bulgare étaient préoccupés par l'unité de ceux qu'ils voulaient réunir. La cause de la chute sous les Ottomans n'a donc pas été cernée comme un affrontement ethnique ou religieux, mais comme une décadence interne de la société bulgare, rongée par ses élites hellénisées alors que la population restait saine. La remarquable absence de mythe royal, suppléé par le mythe du peuple souverain, est donc le fruit d'un antiélitisme marqué dans la constitution de l'idéologie nationale bulgare.

INDEX

Index géographique : Balkans, Bulgarie, Empire ottoman

Mots-clés : Bulgarie, Historiographie, Ottomans

AUTEUR

DESSISLAVA LILOVA